

LA PLACE DE LA MÉMOIRE-IDENTITÉ DANS LA VIE DU MIGRANT NOIR AFRICAIN: CAS D'OBAMA ONDO DANS *EL METRO* DE DONATO NDONGO-BIDYOGO

KONE Ténon
Maître-Assistant
Enseignant-Chercheur
Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody (Côte d'Ivoire)
Département d'Etudes Ibériques et Latino-Américaines
kontnon@gmail.com

Abstract

Evidence suggests that the question of migrations nowadays has become a major challenge of political, social and imaginary life of the « *Tout-Monde* » (Glissant). We are witnessing an accentuation of the intraAfrican, transAfrican and transcontinental migrations. In addition to South-South migrations, the migrations from Africa to Europe are which mass media pay more attention. If the massive migration of the youth towards Europe/Occident is widespread in the World, it awakes painful memories in the particular case of the Black African postcolonial migrant. In *El metro* (2007), Donato Ndongo shows the precarity of migrants in Europe-Occident.

Key words: Hispano-African-Literature, Equatorial Guinea Novel, Migration Novel, Black African Migrant, Memory-Identity

Resumen

Los estudiosos reconocen que las migraciones se han convertido en un desafío fundamental de la vida política, social e imaginaria de las regiones del « *Tout-Monde* » (Glissant). Por lo mismo hay una innegable acentuación de las migraciones intraafricanas, transafricanas y transcontinentales. A las migraciones Sur-Sur, se añaden las migraciones hacia Europa que siguen captando más la atención de los medios de comunicación. Si la migración masiva está bien difundida en el mundo, despierta recuerdos dolorosos en el caso particular del migrante negro africano postcolonial. En *El metro* (2007), Donato Ndongo muestra la precariedad de los migrantes en Europa-Occidente.

Palabras Clave: Literatura-Hispano-Africana, Novela Guineoecuatorial, Novela de Migración, Migrante-Negro-Africano, Memoria-Identidad

Résumé

Les chercheur-e-s s'accordent à reconnaître que la question des migrations aujourd'hui est devenue un enjeu majeur de la vie politique, sociale et imaginaire des régions du « *Tout-Monde* » (E.Glissant). On assiste à une accentuation des migrations intra-africaines, transafricaines et transcontinentales. Aux migrations Sud-Sud s'ajoutent les migrations vers l'Europe qui retiennent encore davantage l'attention des médias. Mais si le phénomène migratoire est bien répandu dans le monde, il réveille dans le cas du migrant noir africain des souvenirs douloureux. Dans *El metro* (2007), Donato Ndongo montre la précarité des migrants en Europe-Occident.

Mots-clés: Littérature-Hispano-Africaine – Roman Guineoéquatorien – Roman de Migration – Migrant-Negro-Africain – Mémoire-Identité

Introduction

Dans son livre intitulé *Mémoire et identité* (1998), Joël Candau écrivait ce qui suit : « transmettre une mémoire et faire vivre ainsi une identité ne consiste pas seulement à léguer un contenu, mais une manière d'être au monde » (p. 114). C'est dire que la mémoire apparaît comme l'un des vecteurs de la continuité permettant de dire l'identité. Si nous voulons en effet expliquer à quelqu'un « qui nous sommes », nous racontons notre vie en (re)saisissant les moments clés qui précisent la caractéristique. Ce récit évoque le passé mais ne produit pas un repli sur ledit passé. Chaque événement resitué, prend place dans notre vie tant que nous lui donnons un sens. La mémoire rend donc possible la construction de liens avec le passé. Ceci nous permet d'identifier notre histoire c'est-à-dire de trouver un équilibre entre passé, présent et avenir. Pour envisager l'avenir comme possibilité il faut (dé)passer la prétention du présent à occuper la totalité de l'horizon. Si la migration produit des ruptures dans l'histoire des individus et dans celle des groupes, être éloigné de son lieu d'origine, vivre la « rupture » avec les siens constitue une expérience douloureuse. Différentes études de psychanalystes (il faut dire que la psychanalyse propose une ample réflexion sur l'étrangeté, sentiment si présent chez le migrant) nous disent que l'écart entre cet avant idéalisé et cet après déprécié peut masquer pour le traumatisé l'exil originel. Le migrant qui demeure tributaire d'un ordre ancien inaliénable retrouve, au moment opportun et de manière spontanée, les « tatouages de la mémoire ». Ainsi, en même temps que l'espace présent est hypothéqué, le lieu absent est de plus en plus sublimé. Ce ne sont donc pas les motivations politiques qui gèrent ici la dynamique de la « quête du lieu vacant mais plutôt le potentiel d'ancrage symbolique dans la mémoire [identité] » (C. Bonn, 1995, p. 166-167).

Dans un contexte donc de recrudescence des « *migrances* », notre objectif principal est de contribuer modestement au travail de (re)construction de la figure du migrant notamment noir africain en Europe/Occident (y compris sur le continent africain), considéré parfois comme un Autre radical qu'il faut éliminer, anéantir. La question fondamentale que nous nous proposons d'examiner dans cet article est la suivante : la mémoire-identité à laquelle recourt très souvent le migrant a-t-elle toujours la place que l'on lui accorde en situation de migration, d'exil ? Nous tenterons de répondre à cette interrogation en émettant l'hypothèse que la mémoire-identité du migrant (noir africain) n'échapperait pas aux « intempéries/aléas » de la globalisation. Pour mener à bien cette réflexion nous nous appuyons sur une méthode analytico-critique. Mais avant d'en arriver à cette analyse critique, nous allons présenter brièvement Donato Ndongo-Bidyogo et le roman, *El metro*, à l'étude.

Donato Ndongo-Bidyogo est né le 12 décembre 1950 à Niefang en Guinée Equatoriale. Il est à ce jour l'un des écrivains les plus emblématiques de la littérature équato-guinéenne. Sa production est immense mais peu connue. L'écrivain excelle aussi bien dans le roman, le récit court, l'essai, la critique littéraire, le journalisme et dans une moindre mesure la poésie. Pour lui, la littérature joue un rôle d'éveil de conscience. Son dernier roman, *El metro* ; notre corpus, publié en 2007 à Barcelone aux éditions « El Cobre », s'inscrit dans la droite ligne de la migration de la jeunesse africaine vers l'Occident. L'œuvre relate les péripéties d'un migrant noir africain, camerounais notamment, Lambert Obama Ondo, attiré par les mirages de l'Occident. Ce dernier décide donc d'aller refaire sa vie en Europe, Espagne, où son intégration sera des plus difficiles.

1. La mémoire comme mécanisme fondateur de l'identité

Il est certain, pour dire comme Charles Bonn, que le déplacement des hommes d'aujourd'hui, pour une raison ou une autre (travail, exil, recherche, loisirs, etc.), reste lié aux tensions que suggère la puissance ou la nature géopolitique des frontières, l'écart des civilisations, les contrôles des mouvements humains, les conjonctures de crise, les fossés, malentendus et oublis culturels et enfin les tâches aveugles consubstantielles à toute conscience qui perçoit les autres consciences (Cf. C. Bonn, 1995, p. 89). Dans un tel contexte, la mémoire qui n'est rien d'autre que le mécanisme fondateur de l'identité de la personne ou du groupe, au lieu d'être un simple enregistrement du passé avec ses oublis

qui seraient des ratés, représente dès lors un travail d'inscription dans le monde. Elle permet ici un retour à soi, à la fois pour soi et pour un meilleur être au Monde. Du fait donc de son initiation inaugurale, la mémoire et l'imaginaire font miroiter la surenchère et la démesure des symboles salutaires pour la quête du lieu d'ensourcement identitaire, pour reprendre les termes de Charles Bonn. Les représentations symboliques et les rites initiatiques ont alors valeur d'exorcisme de la mémoire. Mieux, ils apparaissent dans de tels cas comme l'antidote des (dé)perditions identitaires dans l'espace de l'Autre surtout lorsque l'errance tourne à vide en l'absence d'un support imaginaire dynamique susceptible de restituer le « lieu vacant ». En effet, tout le monde s'accorde à dire qu'être exilé de nos jours c'est d'abord être victime (dans la plupart des cas) dans son pays d'origine d'un abus de pouvoir, voire même des pouvoirs puisque le pouvoir colonial et celui de la post-indépendance se donnent à lire/voir comme semblables. Le migrant noir africain de nos jours n'est en fin de compte que le symbole d'une réalité africaine qui le dépasse et dont il est la victime. Il adopte un comportement stéréotypé et n'a aucune particularité psychologique qui pourrait le faire accéder à « l'universel ». Dans une société ouverte et libérée, la tentation est donc grande pour le migrant de revenir à des modes plus communautaires d'organisation sociale et de se replier sur des « formes identitaires traditionnelles ».

Nous pensons ici à Obama Ondo réfractaire, dans ses premiers instants en Espagne, à l'endroit des couples mixtes. Le protagoniste principal considérait au départ de telles relations amoureuses comme un choix de perte, de trahison, d'éloignement dangereux des racines africaines. Au début, en effet, Obama Ondo s'opposait (parfois ouvertement) à la relation qu'entretenait Ibrahim, son tuteur temporaire à Murcie, avec une jeune fille espagnole du nom de Pilar : « ¿Acaso habían salido de su país para desatender a su familia, desterrarse y soterrar sus tradiciones? ¿Qué sería de su anciano padre, de su madre ya enferma, de la escolarización de sus hermanitos, que lo esperaban todo de ellos?¹ » (D. Ndong, 2007, p. 421). Un tel repli tactique, dirons-nous, semble donner raison à Albert Memmi lorsqu'il affirme que : « pour vivre sans angoisse, il faut vivre distrait de soi-même et du monde ; il faut reconstituer autour de soi les odeurs et les bruits de son enfance, qui seuls sont économiques, car ils ne demandent que des gestes et des attitudes mentales spontanés » (A. Memmi, 1985, p. 49-50). Dans de telles conditions, comme le reconnaît Charles Bonn, la (rétro)action s'énonce également en terme de gage de légitimité et de mémoire de l'identité, du rattachement dans la similitude à une collectivité avec laquelle le migrant partage les mêmes dures, les mêmes référents ontologiques fussent-ils mirages ou chimères – et l'on sait combien cette mémoire de l'identité, cette légitimation fait défaut en situation de migration (Cf. C. Bonn, 1995, p. 95).

C'est sans doute pour cette raison que la création littéraire devient la seule réponse valable aux hésitations mémorielles et identitaires et le seul lieu possible de la migration et de l'exil, s'épanouissant entre identification et rejet, passé et présent, réel et fiction. Tout se passe comme si la migration avait besoin d'une langue propre pour s'exprimer car il faut non seulement dire l'ailleurs et l'ici mais aussi et surtout la profondeur de la déchirure. La parole de la migration (entendons aussi l'exil) devient donc une poétique qui sous-entend qu'à un moment donné elle se dit et ce, par le biais de l'écriture. Le dit de « l'errance » est celui de la « Relation ». C'est à juste titre que Glissant affirme que :

Si l'exil peut effriter le sens de l'identité, la pensée de l'errance, qui est pensée du relatif, le renforce le plus souvent. [...] Car si on peut communier dans l'imaginaire de l'errance, les expériences des exils sont incommunicables. La pensée de l'errance n'est ni apolitique ni antinomique d'une volonté d'identité, laquelle n'est après tout que la recherche d'une liberté dans un entour. Si elle contredit aux intolérances territoriales, à la prédation de la racine unique (qui rend si difficiles aujourd'hui les démarches identitaires), c'est parce que, dans la poétique de la Relation, l'errant, qui n'est plus le voyageur ni le découvreur ni le conquérant, cherche à connaître la totalité

¹« Ont-ils quitté leur pays pour négliger leur famille, s'exiler et enterrer leurs traditions ? Qu'advient-il de leur père âgé, de leur mère déjà malade, de la scolarisation de leurs frères, qui attendaient tout d'eux ? » [Notre traduction].

du monde et sait déjà qu'il ne l'accomplira jamais – et qu'en cela réside la beauté menacée du monde (E. Glissant, 1990, p. 32-33).

Dans cette perspective point n'est exagéré de dire que la dualité du discours de la migration, de l'exil d'abord « projective », devient ensuite « rétroactive » dans le sens que se mouvant de l'altérité ici et maintenant pour conquérir une identité là-bas renvoie le migrant à son point de départ, à sa fracture initiale, au drame de n'être ni tout à fait le même ni tout à fait un autre. C'est ce que Sayad Abdelmalek identifie comme étant :

L'un des nombreux paradoxes de l'immigration : absent là où on est présent et présent là où on est absent. Doublement présent – présent effectivement ici et fictivement là – et doublement absent – absent fictivement ici et effectivement là –, l'immigré aurait une double vie, qui diffère de l'opposition traditionnelle entre vie publique et vie intime et qui la dépasse : une vie présente, banale, quotidienne, une vie pesante et prenante, seconde à la fois chronologiquement et essentiellement, secondaire [...] (A. Sayad, 2006, p. 162).

Nous pouvons alors comprendre l'insistance que les migrants mettent aujourd'hui encore, de manière très anachronique, à prouver, par tous leurs actes et tous leurs propos, que leur migration n'est pas « pure défection ou faillite totale, acte singulier, individualiste et égoïste mais qu'elle est, au contraire, un acte altruiste, une conduite collective de dévouement au groupe et accomplie pour le bien de tous, un sacrifice consenti à la cause et pour le service du groupe » (A. Sayad, 1999, p. 108). Dans le roman *El metro*, Lambert Obama Ondo clamait à qui veut l'écouter qu'il retournerait au pays une fois économisé un peu d'argent. Pour ce faire, il s'efforçait de garder intacte son identité africaine et réaffirmer son africanité militante, en l'occurrence celle de sa tribu *yendjok*, en tout lieu et en toutes circonstances. Ce travail n'est pas seulement un mécanisme abstrait que l'analyse se doit de mettre au jour. Vécu et éprouvé de la manière la plus intense par les migrants (noirs africains notamment) eux-mêmes, il consiste pour eux en un effort, parfois désespéré, pour surmonter l'ensemble des contradictions inhérentes à leur condition de migrant.

2. La mémoire : une « fausse » gardienne de l'identité du migrant noir africain de nos jours?

L'histoire du quotidien du migrant est, comme le dit Rollemberg :

L'histoire du « choc culturel » constamment renouvelé ; du malaise envers l'Autre et surtout envers Soi-même, entre ce que l'on était – ou prétendait être –, et ce que l'on a fini par être, en fait. C'est l'histoire du désarroi, de la crise de valeurs qui signifie, pour les uns, la fin d'un chemin et, pour les autres, la découverte d'autres possibilités. C'est l'histoire de l'effort inutile et sans gloire pour maintenir une identité. C'est enfin l'histoire de la (re)définition et de la (re)construction qui s'imposent dans un processus qui s'étend sur toute la période de la migration/exil (D. Rollemberg, 2008, p. 4).

Dans un monde de plus en plus globalisé, il y a pourtant lieu de souligner que si la migration est heureuse pour certains, elle demeure pour d'autres un désenchantement, à force de piétinements par la société d'accueil, et un perpétuel sentiment d'étrangeté vécu dans l'angoisse. Il ne peut en être autrement puisque « miné et amputé » par la migration, « dérégulé et atteint » au plus profond de lui-même, c'est-à-dire en toutes ses structures morphologiques, économiques, spatiales et temporelles, le migrant (noir africain) a tendance à perdre foi en ses valeurs propres. À la misère matérielle (ou le bannissement politique) qui est à l'origine de sa migration, de son exil et de son « cortège d'effets perturbateurs », s'ajoute désormais une « misère morale » révélatrice de la « crise interne » qui l'habite et le rend particulièrement vulnérable à tous les emprunts et à toutes les transformations. Ce sont donc les contradictions de tous ordres qui sont inscrites dans la condition du migrant, absent de sa famille, de

son village, de son pays et frappé d'une sorte de culpabilité inexpiable, pour reprendre les termes de Sayad, mais tout aussi absent, du fait de l'exclusion dont il est victime, du pays d'arrivée qui le traite finalement comme simple force de travail (A. Sayad, 2006, p. 162). Obama Ondo et ses compagnons seront victimes de ce type d'exploitation d'agriculteurs véreux lorsqu'ils furent renvoyés par les inspecteurs du travail parce qu'ils n'avaient pas de « papiers ». Ce travail non déclaré leur a même valu de ne percevoir aucun salaire de la part du patron des jours qu'ils avaient travaillés puisque ce dernier leur a arrogamment lancé que : « la empresa nada les debía, pues no les conocía de nada; para él no existían, les dijo² » (D. Ndongo, 2007, p. 426). Aussi, constatons-nous que le désir d'accéder à la modernité sans renoncer aux valeurs ancestrales favorise « l'ubiquité culturelle » (C. Bonn, 1995, p. 82).

Par l'éloignement dans l'espace, le migrant se trouve en effet « loin » (même s'il n'est pas imaginativement si loin) de sa famille, de son clan, de son peuple et de ce que cela comporte. Il y a là comme une déchirure, l'arrachement à une terre (au sens étymologique du terme). Celle-ci normalement offre à l'individu depuis sa naissance un environnement familial, cohérent, réconfortant. Nous pouvons alors ici mesurer combien l'espace apparaît comme la matière et le personnage principal de la migration, de l'exil. Confronté à « l'étranger » pour lui et à l'étrangeté de modes de vie, de représentations, etc. le migrant perd ses repères et tous les cadres de ce qui faisait sa vie. D'une part, il n'est pas du côté du pays qui l'accueille mais, d'autre part, cette séparation, cet écart le marque par rapport à ses compatriotes. Il n'est plus tout à fait du côté du pays qu'il a quitté puisque tout naturellement, par étapes, il va découvrir et adopter ou du moins adapter certains modes d'être et de vivre. Cette adaptation des nouveaux modes d'être et de vivre, crise psychologique oblige, Obama Ondo va la subir ce qui entrainera chez lui une nouvelle vision du monde « blanc » puisqu'il accepte et encourage désormais les unions mixtes. En effet, Obama Ondo a fini par jeter du lest et considérer que le vrai amour ne s'épuise pas que dans la même couleur de peau mais plutôt dans l'intérieur, c'est-à-dire le comportement de la personne que l'on aime. Le passage suivant nous livre la nouvelle vision du monde du protagoniste principal : « al fin y al cabo, se dijo, la piel es sólo un envoltorio, como una camisa o una blusa, era injusto juzgar a un ser humano por el color de la ropa que viste³ » (D. Ndongo, 2007, p. 431). Ce passage explicite marque le point de départ du processus d'ouverture d'esprit d'Obama Ondo à la société Espagnole/Occidentale. Lui qui semblait être « vieux-jeu » vient de réaliser à travers cette prise de conscience que l'identité n'est jamais un construit définitif, un acquis mais plutôt quelque chose qui doit être en perpétuelle construction, que l'identité se construit en fonction du milieu et du contexte dans lesquels l'on se trouve. Cette nouvelle vision modérée d'Obama Ondo, qui n'est pas un africain fanatique dicit l'écrivain Donato Ndongo, l'a même incité à se lier d'amitié avec une jeune fille espagnole prénommée Lucía. Mais surpris une nuit à son retour d'une invitation à boire un verre avec cette jeune fille espagnole, Obama Ondo sera assassiné des mains de jeunes néonazis qui se revendiquent les gardiens intransigeants de la pureté raciale euro-occidentale. Mais comme le dit Lavou :

Lambert Obama Ondo n'est pas responsable de son assassinat [parce] qu'il ne renonce pas non plus à ses points d'ancrages culturels. Son devenir sujet migrant, sa « *delocation* », confronte ce qui tient lieu de « sa » culture et la fidélité qu'il se fait fort de maintenir vis-à-vis des personnages qui les incarnent ou les ont incarnées, de manière authentique (V. Lavou, 2013, p. 250).

²« L'entreprise ne leur devait rien, car elle ne les connaissait pas ; pour lui, ils n'existaient pas, leur a-t-il dit » [Notre traduction].

³« En fin de compte, s'est-il dit, la peau est juste un emballage, comme une chemise ou une blouse, c'était injuste de juger un être humain par la couleur de son vêtement » [Notre traduction].

Il faut dire que l'écartèlement vécu par Lambert Obama Ondo va favoriser une mise en cause ou perte de son identité. Dans cette perspective, Obama Ondo, à l'instar de tout migrant africain, n'a nulle part et donc n'est nulle part puisqu'il se retrouve dans une situation *in-between*. Il est tout aussi important de dire avec Charles Bonn, qu'à la faveur de l'avènement du « village planétaire » :

Désormais le pseudo-itinéraire du passager est mis en procès lorsqu'il n'est pas converti en errance virtuelle à travers les vestiges du lieu authentique. Sans arrêt revient la tension vers un ailleurs alors que l'impact de l'ubiquité célèbre la vacuité du lieu autre, celui de l'étrangeté. Cependant, faute de pouvoir effectuer le retour devenu impossible vers le lieu fantasmatique et identitaire qui augure sa faillite, le narrateur le fuit vers un lieu simulacre. Lors même que chaque migrant/exilé a la conviction d'être objectivement engagé dans une condition qui ne peut que durer, il ne continue pas moins à vivre cette condition avec le sentiment du provisoire et à se comporter en de nombreux domaines comme si sa migration n'était que passagère (C. Bonn, 1995, p. 167).

En effet, le sentiment du « provisoire durable » détermine chez le migrant notamment noir africain tout un ensemble de pratiques spécifiques et conditionne aussi sa perception du monde social et politique. Caractéristique fondamentale de la condition du migrant, la contradiction temporelle qui l'habite finit par imprimer sa marque sur toute son expérience et sur sa conscience de la temporalité. En effet, ballotté entre deux temps, entre deux pays, entre deux conditions, c'est toute une communauté qui vit comme en « transit ». Le migrant/exilé voit alors son équilibre de plus en plus hypothétique puisqu'il est gagné par le désarroi. Faute donc de pouvoir célébrer ouvertement, et dans toute sa plénitude, la mémoire du « lieu matriciel », le migrant se fige dans sa fonction de « conteur populaire » et de « lecteur de contes ». L'identité pourrait ainsi devenir un « artifice lacunaire ». Cependant ce travail culturel, surtout lorsqu'il s'agit de la réappropriation et de la sauvegarde de la mémoire, n'échappe, pour ainsi dire, jamais à l'emprise dominante de l'idéologique. C'est là que la disjonction se produit, que le hiatus génère ses contradictions et installe l'absurde puisqu'aussi bien, comme le soulignait Bonn (lui-même citant Camus) : « l'absurde ne serait ni dans l'homme ni dans le monde mais dans leur présence antinomique, dans leur rapport d'étrangeté » (C. Bonn, 1995, p. 83). Parce qu'au départ la migration/exil est expérience de l'écart, de l'identité fracturée liée à la conscience aigüe du lieu perdu, l'écriture comme prise de parole individuelle, ou plus précisément comme modalité d'entrée dans le langage, devient l'espace où se (re)constitue cette identité mise en péril. La migration engendre de fait une « parole de la mouvance » disant une crise identitaire dont le risque encouru est celui d'une perte de soi pouvant aller jusqu'à la mort. Nous pensons ici encore à la mort précoce du protagoniste principal, Lambert Obama Ondo, lâchement assassiné par trois neonazis pour la couleur (noire) de sa peau. Mais avant de passer à l'acte, de le poignarder mortellement, ses bourreaux lui lancent laconiquement ceci : « nunca más follarás con blancas, mono asqueroso, negro cabrón⁴ » (D. Ndong, 2007, p. 456). C'est dans ce sens qu'abonde Charles Bonn lorsqu'il affirme que la migration engendre une :

Parole de la mouvance mais également parole duelle du migrant qui cherche sa propre définition dans le jeu perpétuel de l'altérité et de l'identité par rapport à un ici maintenant, le lieu d'exil, de migration vécu comme un ailleurs, face à un ailleurs rêvé, mythique, le lieu de la vacance, vécu au contraire comme un ici – la terre d'origine devenue terre promise où habite l'identité perdue (C. Bonn, 1995, p. 161-162).

Mais force est de constater que cette quête implique à terme un renversement de ces « pôles ontologiques » de l'ici et de l'ailleurs qui s'opère dans et par l'écriture. Par conséquent elle comporte une interrogation plus fondamentale dont l'enjeu est le langage comme facteur de l'intégration sociale et individuelle. La parole du migrant devient alors « parole de la marge » qui se propulse vers une « normalité mythique », « parole de la périphérie » qui se cherche un centre d'ancrage dans la « patrie

⁴« Tu ne coucheras plus jamais avec des blanches, singe dégoûtant, sale nègre » [Notre traduction].

ou matrice » reconquise. Mais par sa mouvance même, pour dire comme Bonn, cette parole est « transport » c'est-à-dire parole « trans-culturelle » traversant les frontières et drainant par-devers soi les apports conscients ou non de la culture, de la terre, de la langue d'exil. Par conséquent, l'aventure humaine dont elle témoigne se dit dans le métissage et alors même que s'opère la tentative de récupération de l'identité mythique, resurgit l'altérité, l'autre culture, la dichotomie d'être dans la différence là où l'on voudrait être dans la similitude absolue (Cf. C. Bonn, 1995, p. 162).

3. La mémoire-identité du migrant noir africain face aux théories des « réseaux trans-nationaux »

Les analyses et réflexions que nous venons de développer seraient, nous dit-on, désormais à nuancer voire à modifier substantiellement. En effet, ce qui définit le monde du XXI^e siècle serait la circulation, la fluidité plutôt que les structures et organisations stables. Ce qui entrainerait visiblement des conséquences (plus ou moins heureuses) pour celui qui est migrant ou exilé. Ce que l'on appelle les théories des « réseaux trans-nationaux » entraînent de nouvelles réflexions. Une culture du lien existe et même serait développée par ces personnes. Si les transports à « bas coût » et moyens modernes de transport distinguent exilés et migrants, le lien virtuel, c'est-à-dire le courriel, le téléphone, la webcam, etc. convenant aux deux (catégories) permet aujourd'hui, plus et mieux qu'avant, d'être présent à la famille et autres, à ce qui leur arrive, au moindre événement. Dès lors la dimension du « dé-raciné » disparaît au profit d'un individu qui se déplace, passe des alliances à l'extérieur de son groupe tout en restant attaché (en lien) à son groupe. Bien plus, d'autres soulignent en outre que le rôle des diasporas contribue à un changement significatif du monde. Là encore les « nouvelles technologies de l'information » permettent à des communautés dispersées géographiquement d'être beaucoup plus en interaction immédiate. De telles situations viennent bousculer les cartes par une modification des politiques d'intégration dans le pays d'accueil en passant par l'impact que cela produit sur le pays d'origine à travers les transferts financiers et autres influences politiques. Cette manne financière perçue de la diaspora africaine a même occasionné la création dans certains pays africains (Sénégal, Côte d'Ivoire, etc.) de ministère de l'immigration. Serait-ce une façon paradoxale de reconnaître la migration (irrégulière) ? C'est dire que le migrant constitue pour ses parents une véritable « mine d'or », tout un programme même et par-dessus tout la fierté de toute la famille (même ceux qui n'y tirent pas forcément un profit direct en sont fiers car, c'est selon, ils se contentent de connaître aussi quelqu'un en Europe, en Occident).

Le premier défi donc qui s'impose au migrant est celui de maintenir le lien avec la famille mais ce lien doit être essentiellement économique. En effet, tout le monde s'accorde à dire que les interminables transferts d'argent (sans compter l'envoi de colis et autres cadeaux) qu'effectuent les migrants africains depuis l'Europe/Occident constituent une manne considérable pour l'économie nationale de beaucoup de pays au sud du Sahara. En plus donc du regard admirateur des siens vis-à-vis du migrant qu'ils considèrent d'emblée comme quelqu'un qui a « réussi », vient s'ajouter l'attitude, le comportement parfois hautain de certains d'entre eux.

L'on serait donc à l'aube d'un nouvel âge. La définition et la représentation du migrant ou de l'exilé vivant des ruptures considérées comme fondatrices et radicales sont alors ou seraient remises en cause. Si hier le migrant était coupé de ses racines, aujourd'hui il est en circulation et en contact. Dans *El metro*, il nous est donné de voir Obama Ondo envoyer une lettre à sa famille au Cameroun pour leur donner de ses nouvelles, comme le montre le passage suivant: « [...] les escribió y les envié varias fotografías obtenidas con la cámara de Ibrahim⁵ » (D. Ndongo, 2007, p. 399). Si donc cette prouesse technologique est à saluer, cela suppose néanmoins, il convient de le souligner, une réelle volonté de la part des migrants de maintenir les liens. De plus, il faut signaler au passage que si ces allégations sont

⁵« Il leur écrivit et leur envoya plusieurs photos prises avec l'appareil photographique d'Ibrahim » [Notre traduction].

fondées et incontestables (surtout pour le téléphone et encore), la majorité des villages africains sont encore à ce jour non-électrifiés d'où l'inutilité, pensons-nous, de dire que l'accès à internet et autre webcam dans ces conditions reste chose impossible ou relève tout simplement d'un luxe. Par ces éléments de réflexion donc sur la vie des migrants notamment noirs africains en Europe/Occident, nous pouvons retenir qu'il y a la souffrance, la blessure des migrants ou des exilés, à plus forte raison si les conditions d'accueil et de vie viennent, dans leur délabrement, s'ajouter aux difficultés.

Conclusion

Nous admettons à la suite de Sayad que sous de multiples rapports, le migrant apparaît d'une certaine manière comme le « colonisé de la dernière heure », comme le « colonisé » qui survit à la colonisation dont il ne peut se « libérer », le « colonisé de l'après-colonisation » et, par suite, comme un « colonisé par volonté » (du fait de la volonté de certains de rester un migrant). Et Sayad de poursuivre pour dire que :

Dans le premier cas, la colonisation, c'est la société « assimilatrice » et c'est la nationalité de cette société qui sont advenues d'elles-mêmes aux colonisés et qui se sont imposées à eux, chez eux, sur leur propre territoire. Dans le second cas, celui de l'immigration, c'est au contraire la population en instance d'« assimilation » et de « naturalisation » qui est venue à la société qui l'« assimile » et à la nationalité ou la naturalité qui la « naturalise », chez elle et sur son territoire (A. Sayad, 1999, p. 310-311).

Il est important d'ajouter que la migration « déculture », parce qu'elle « acculture » à quelque autre culture étrangère ; la migration « dénature » parce qu'elle « naturalise » conformément à quelque autre « nature » étrangère ; la migration « dépersonnalise » d'où la persistance, voire l'importance de la mémoire-identité dans la vie du migrant pour tenter de conjurer, d'échapper un temps soit peu à son état de migration, d'exil. Car, soulignons le, il suffit que survienne un « accident » de parcours, un léger écart dans les comportements, pour que surgisse le « sentiment de la faute », de la « faute originelle », qui est consubstantielle à l'acte de migrer. Le « devoir de mémoire » qui est ainsi projeté en avant de la conscience à chaque instant par le migrant ou l'exilé ne se borne pas forcément à garder la trace matérielle, scripturaire (ou autre) des faits révolus mais entretient chez lui le sentiment d'être obligé à l'égard des siens. Il s'agit, dirons-nous, de payer une sorte de « dette morale » mais aussi soumettre l'héritage de la mémoire-identité à inventaire. C'est dans ce sens que semble abonder Paul Ricœur lorsqu'il affirme que :

Chacun de nous porte un nom qu'il ne s'est pas donné à lui-même, qu'il a reçu d'un autre : dans notre culture, un patronyme qui me situe sur une ligne de filiation, un prénom qui me distingue dans la fratrie. Cette parole d'autrui, déposée sur une vie entière, au prix des difficultés et des conflits qu'on sait, confère un appui langagier, un tour décidément autoréférentiel, à toutes les opérations d'appropriation personnelle gravitant autour du noyau mnémonique (P. Ricœur, 2000, p. 158-159).

Il importe donc de ne jamais oublier que c'est par analogie seulement, et par rapport à la conscience individuelle et à la mémoire-identité, que l'on tient la mémoire collective pour un recueil des traces laissées par les événements qui ont affecté le cours de l'histoire des groupes concernés. Il est significatif, comme le dit Sayad, que :

Le procès ainsi fait à l'émigration et, par là même, aux émigrés, porte prioritairement et plus violemment sur la population féminine émigrée et, plus précisément, sur le corps des femmes, à travers le costume, l'hexis corporelle, les manières de se tenir, de parler, de se comporter, surtout

en public, bref les manières de porter leur corps et de se comporter avec leur corps (A. Sayad, 1999, p. 172-359).

Cette citation de Sayad Abdelmalek nous fait penser aux trois filles gambiennes du roman. En effet, pour payer leurs frais de voyage aux passeurs, ces dernières ont dû se prostituer à la plage avec leurs compagnons clandestins, dont Lambert Obama Ondo, avant d'embarquer dans la pirogue. Nous pouvons dire ici que la migration constitue parfois une menace grave (autrefois seulement virtuelle, mais aujourd'hui très actuelle) pour l'intégrité et pour la survie du groupe et aussi pour le migrant lui-même (pour la fidélité à soi, à sa qualité de membre du groupe, tout cela étant une seule et même chose). Dans cette perspective Obama Ondo, en tant que « bon migrant », voulait juste se faire un peu d'argent en Europe en vu de retourner dans son pays pour sortir sa famille de la misère : « Cuatro, cinco años a lo sumo. Era un tiempo suficiente para estar en la emigración. [...] No había emigrado para siempre [...]. No querían negros en su territorio⁶ » (D. Ndong, 2007, p. 446-454). La mémoire-identité à laquelle recourt ici le migrant, Lambert Obama Ondo dans notre cas, nous semble-t-il, passe juste par un positionnement approprié du passé, du présent et de l'avenir ce qui lui permet d'accorder au présent le poids qui lui convient.

⁶« Quatre, cinq ans tout au plus. C'était largement suffisant pour rester à l'étranger. [...] Il n'avait pas émigré pour toujours. [...] Les espagnols, les blancs, ne voulaient pas de Noirs sur leur territoire » [Notre traduction].

Bibliographie

BONN Charles, 1995, *Littératures des immigrations : exils croisés*, Paris, L'Harmattan.

BONN Charles, 1995, *Littératures des immigrations : Un espace littéraire émergent*, Tome 1, Paris, L'Harmattan.

CANDAU Joël, 1998, *Mémoire et identité* (1re éd.), Paris, Presses universitaires de France.

GLISSANT Edouard, 1990, *Poétique de la relation : poétique III*, Paris, Gallimard.

LAVOU ZOUNGBO Victorien, 2013, *Les blancs de l'Histoire. Afrodescendance : parcours de représentation et constructions hégémoniques*, [Collection d'études], Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan/France.

MEMMI Albert, 1985, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard.

NDONGO-BIDYOGO Donato, 2007, *El metro*, Barcelona, Ediciones del Cobre.

RICŒUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

ROLLEMBERG, Denise, 2008, *Mémoires en exil, mémoires d'exil*, in <https://docplayer.fr/31429733-Memoires-en-exil-memoires-d-exil-denise-rollemborg.html> (02.10.2019).

SAYAD Abdelmalek, 1999, *La double absence: Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Préface de Pierre Bourdieu, Collection Liber, Paris, Seuil.

SAYAD Abdelmalek, 2006, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Paris, Editions Raisons d'agir.